

Roberto Roversi

Roberto Roversi est né à Bologne en 1923. Diplômé en philosophie, il vit et travaille à Bologne dans sa librairie de livres rares, *Palmaverde*. En 1955, il fonde la revue *Officina* avec F. Leonetti et P.P. Pasolini, et, en 1961, il lance *Rendiconti*. Il a collaboré aux *Quaderni Piacentini*. Il est poète, romancier, essayiste et dramaturge.

Roberto Roversi par Roberto Roversi¹ :

*Dans le tierce
pétale odorant on admire
ROVERSI, comme un moine cloître
devenu fou qui cherche un cloître
dans le cloître, pour parcourir encore le chemin déjà fait
sans notices biographiques, cigale dans le soleil de la tombe,
qui fait de l'amertume une mélancolie – qu'importe
telle est sa vie, et de sa vie
ses vers sont témoignages
qui prennent sens dans
des contextes
de douleur
sombre.*

P. P. Pasolini, *Nuova poesia in forma di rosa*, 1964

En février 1990, Roversi écrivait : « De Roversi, on peut dire que, à l'encontre de tout code de bon comportement social ou culturel, et contre toute mesure d'adaptation à la norme, il continue à faire partie de la lie dramatique de ceux que l'histoire, momentanément, a défaits. Par voie de conséquence, il se destine en toute liberté à être écarté de manière inévitable et surtout nécessaire, par tout appareil institutionnel ou officiel. S'il fait partie de cette patrouille culturelle toujours plus éparpillée et décimée que les maîtres triomphants des temps modernes s'occupent avec soi malice et rancœur de balayer tous les jours un peu plus dans des angles morts, il reste convaincu que la pauvreté réelle, qui n'est ni pauvreté d'idée, ni pauvreté de rapports humains, mais bel et bien, pauvreté effective de ses compagnons d'existence est plus vivifiante et correcte que tous ces appels, en apparence plus attirants, dont on peut entendre la propagation et même la distribution quotidienne par les centres de gestion effective de notre existence sociale ». À ce titre, l'activité poétique de Roversi implique aussi une politique de la distribution de la poésie dont sa librairie est le lieu et le symbole.

Et, en février 2003 : « L'important pour moi a toujours été de tenter d'immiscer dans mes pages, les traces de la situation troublée dans laquelle nous vivons, de rechercher la densité, de poser des problèmes. [...] Si nous voulions conclure, je définirais ce que j'entends par « littérature politique ». Je pourrais reprendre cette affirmation de Fortini qui soutenait, de manière provocante, qu'une poésie peut être politique, même si elle parle d'une rose : si on s'en sert, non en l'offrant à une femme, mais en la déposant sur la tombe d'un soldat mort ».

Bibliographie:

Poésie: *Dopo Campoformio* (1962) (Torino, Einaudi, 1965); *Le descrizioni in atto 1963-73* (1975) (Bologna, Coop Modem Edizioni, 1990); *Gliommeri* (1979) (Bologna, Versodovetesti Poesia, 1999); *La partita di calcio* (Napoli, Pironi, 2001; réédition de *L'Italia sepolta sotto la neve. Parte seconda 164-225*, Bologna « Lo Spartivento », 1992); *Venticinque poesie autografe* (Torino, La Città del Sole, 1996. **Récits:** *Ai tempi di re Gioacchino* (Bologna, Libreria Palmaverde, 1952); *Caccia all'uomo* (Milano, A. Mondadori, 1959); *Registrazione di eventi* (Milano, Rizzoli, 1964); *I diecimila cavalli* (Roma, Editori Riuniti, 1976); *Spaventoso rombo e notturna devastazione nella grande città di Parigi 1802* (Montichiari, Zanetto, 1998). **Théâtre:** *Unterdendlinen* (Milano, Rizzoli, 1965); *La macchina da guerra più formidabile* (1971) (A. Picchi, Bologna, Pendragon, 2002).

1. Nous remercions le poète pour ses textes et Davide Monda pour son aide.

Bologne et Bologne fragments, 2003

Il y a longtemps, quand j'étais enfant, avait lieu en Italie une course automobile le long des routes du pays : la *Mille Miglia*. Elle partait de Brescia et arrivait à Rome par la *via adriatica*. Il fallait alors repartir immédiatement pour Brescia, en passant par Florence, le col de la Futa et Bologne.

À Borgo Panigale, assis tout seul sur un muret, devant le portail d'une villa qui donnait sur la route, j'attendais avec émotion.

Derrière moi s'étendait la branche d'un figuier.

La première fois que les voitures les plus rapides et les plus puissantes passèrent, si proches que je crus pouvoir les toucher du doigt, les trombes d'air furent telles que quelques feuilles et quelques figues encore en fleur glissèrent sur mon dos.

Un souvenir. Un souvenir qui ne vaut rien naturellement.

Mais cette fois aussi j'ai pensé, avec l'émerveillement infantile qui m'accompagnait si souvent, que ces voitures ultra-rapides passaient par là parce que Bologne était le centre du monde.

Le centre du monde.

Une étape obligatoire qu'on devait rendre à la maîtresse du règne.

À l'époque, nous avions encore un roi.

Je sentais, je ne saurais dire comment, que je faisais partie de ce merveilleux et glorieux destin. Et ainsi, quand je regagnais la ville le soir venu, elle me semblait encore une fois de toute beauté.

Bologne est-elle encore belle, est-elle encore très belle ? Est-elle encore le centre du monde ?

[...]

Eh bien je dirais que Bologne, n'a pas pu, et n'a pas su conserver les rythmes si particuliers du temps jadis.

Dans l'après-guerre du siècle passé, on pouvait encore reconnaître que Bologne était cette ville. C'était la ville de Bologne et aucune autre. C'était elle. C'était la ville, non des poètes et des libraires, mais des juristes, des hommes politiques, des administrateurs civils qui venaient l'observer.

On la connaissait et on la recherchait pour cela. On étudiait le nerf de son administration – la vitalité de ses projets.

Et maintenant, depuis longtemps déjà, c'est une ville parmi d'autres.

Une ville avec ses arcades.

Une ville qui s'est coulée dans le grand ballet du monde.

Déchirée de manière dramatique entre le passé de ses pierres et le présent de ses fastes, opprimée pourtant par ses besoins si urgents, Bologne est en train de se perdre dans le terrible vertige qui tout emporte dans un temps sans pitié qui n'épargne pas même les pierres qu'on lustre pour qu'elles brillent comme des raviolis.

Cette ville nous glisse des mains par cent côtés. Et le bon citoyen, s'il en a l'envie et le courage, n'a pas d'autre solution que de la suivre, le souffle coupé, avec l'engagement de la comprendre. Avec le désir de la comprendre.

Par ailleurs, nous savons bien, nous voyons bien que les choses du monde, comme les hiérarchies qui les gouvernent, tiennent dans une seule main et ne durent pas car elles sont vite renouvelées, et ne cessent d'être bouleversées, sous les coups de provocations violentes et répétées.

Et ainsi, Bologne s'est adaptée, ne serait-ce que parce qu'elle devait s'aligner sur les normes générales qui président à une centaine d'autres villes en Italie. Or ces villes, quelles que soient leurs dimensions – les quatre ou cinq villes où domine l'industrie des pierres précieuses ou des tableaux, ou des plaisirs de table, sont hors norme – connaissent toutes d'énormes problèmes de logement, de circulation, de personnes âgées, de jeunes, de prix, d'écoles, de drogue, d'immigration, de travail. Partout, la plus authentique misère.

On pourrait dire alors, et on peut le dire, que Bologne, comme on l'a écrit récemment de Turin, est une ville indisciplinée, mais encore bien vivante.

Vivante, on le voudrait, mais pour ce qui est de l'indiscipline, nous y sommes, et d'une manière qui engendre partout la confusion.

Voilà le mot : *Bologne est une ville confuse*.

Confuse, dis-je, exactement, comme une grande gare où tout le monde arrive et d'où tout le monde part, où, on ne le sait, d'où, on ne le sait pas mieux.

Des trains arrivent, d'autres s'en vont en soufflant. Sifflements. Hauts-parleurs qui annoncent et qui promettent.

Des gens sont là, le souffle court, ou se promènent, en prenant leur temps. Ils ont des valises ou non. Ils tiennent un chien en laisse. Ou ils sont tout seuls.

Avec leur mari. Avec leur femme, avec leurs enfants.

On donne de la voix, on s'embrasse, on hurle, on s'endort ; d'autres lisent un journal ou un livre.

On en voit qui pleurent, frappés de douleur, d'émotion, ou qui pleurent parce qu'ils se saluent.

Cette voix appartient à Bologne. Cet aller et venir, cette manière de se croiser ou de se heurter appartient à Bologne, appartient aussi à Bologne, aujourd'hui.

Cette indifférence vient de ce que chacun est pressé ;

toutes ces lumières en excès :

mais cette impossibilité de se fixer (j'excepte les vieux avec leurs boules de pétanque) ; cette impossibilité de se calmer un moment ; d'attendre patiemment ; de vivre la vie dans l'équilibre du temps. Tout cela appartient à Bologne aujourd'hui.

Et puis, derrière tant de lumières, des boyaux sombres, et les façades de maisonnettes repeintes qui semblent des masques sans vie.

Sans plus une voix.

Alors, et je confie cette impression, la ville me semble immergée dans un lac pris par les glaces, dont les tours seules émergent. Des couples de patineurs en font le tour, presque en dansant, alors qu'un haut-parleur hurle des chansons américaines.

Bologne confuse, entre le reflet de toutes ces lumières éminentes et l'ombre, entre le vacarme acharné et le silence un peu torve qui s'agite comme une corde abandonnée dans une solitude exaspérée.

Ville pour riches, plutôt que ville riche.

Ville où manque désormais une joie véritable – c'est ainsi que je la sens.

Où l'on perçoit plutôt une exagération et une exhibition d'une opulence bactériologique.

Et en effet, les pauvres, les vrais pauvres, éloignés du centre, éloignés des boyaux de la ville, où les a-t-on mis ? Où sont-ils logés ?

Loin ; loin des yeux, et loin du cœur.

Ville confuse, parce qu'il est certain que ni ses administrateurs ni le public qui s'y promène, n'ont la moindre connaissance du futur. Peut-être ont-ils quelque connaissance de la douleur, mais du futur, non.

Ils ont du mal à avancer, mais tous, plus ou moins, haussent le ton, pour couvrir leur manque partiel de certitude. D'un manque d'une sûreté, qui ne soit pas seulement celle de l'argent.

Et ainsi, ceux qui dominent s'accrochent – nous l'avons vu tant de fois au fil du temps – aux grandes visions, aux grandes prévisions, aux grandes décisions, ils creusent sous la terre, élèvent des gratte-ciel, et jettent des ponts. Mais pendant ce temps, les feuilles de figuier ne tombent plus sur l'épaule des enfants qui attendent.

(fragment inédit)
Traduit par Martin Rueff